

VOYAGE
EN
COCHINCHINE



PENDANT LES ANNÉES 1872-73-74

PAR

M. LE D^R MORICE



LYON

H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

65, RUE DE LYON

MÊME MAISON A GENÈVE ET A BALE

1876

Jardin botanique, M. Pierre, ayant eu occasion de pousser jusque-là une excursion qu'il fit dans l'île un an environ après mon voyage, m'affirma que rien ne justifiait cette croyance populaire. Un autre animal légendaire de Phuquoc est un Rhinocéros à corne lumineuse pendant la nuit, dont personne n'a rencontré de trace. Un fait curieux, c'est l'absence de Panthères et de Tigres, tandis qu'une île beaucoup plus petite, qui se trouve au nord et qui n'est séparée de Phuquoc que par un étroit chenal, est infestée de Tigres au point qu'un brave cultivateur chinois, qui s'y était établi avec sa famille, dût fuir, en grande peur d'être dévoré. L'administration a essayé d'acclimater à Phuquoc des Chèvres et des Moutons ; malgré les soins dont ces animaux ont été entourés, ils ont tous succombé. Aussi on ne peut compter que sur la chasse pour fournir le rôti quotidien nécessaire à l'homme de notre race dans ces climats qui amènent fatalement l'anémie.

Phuquoc est aujourd'hui entrée dans une voie toute nouvelle, grâce à l'initiative de son administrateur. L'attention du gouvernement a été attirée sur la salubrité de cette île charmante et sur sa richesse en essences précieuses. Les bois sont exploités et des concessions de terrain ont été faites aux colons. Si l'on peut regretter que la belle chevelure de Phuquoc disparaisse dans un avenir très-rapproché, il faut applaudir cependant à la colonisation sérieuse d'un des points les plus salubres de notre colonie.

Je quittai Phuquoc, après avoir vacciné quelques enfants et appris à un *thay-thuoc* (médecin) annamite à me remplacer dans cette facile tâche. Le chaland, poussé par un bon vent du sud-ouest, me fit bien vite perdre de vue le joyau du golfe de Siam, et le soir même j'étais de retour à Hatien.

Mais il était écrit que je ne planterais pas de longtemps ma tente ; je dus, peu après mon retour, fréter une jonque pour revenir à Saïgon, d'où je devais m'embarquer pour un des points extrêmes du nord-est de la colonie.

Je m'installai de mon mieux dans ma jonque ; grâce à de nombreuses torches de résine, je réussis à éloigner ou à griller les

vieux Bœlier d'Aden à grosse queue chargée de graisse et qu'on laissait mourir de lard fondu, voilà quels étaient les principaux hôtes de cette petite ménagerie. Ajoutez-y deux Singes, de l'espèce appelée Macaque maimon, très-robustes et assez méchants, habitant deux caisses élevées sur une haute perche, et enfin deux Éléphants mâles. L'un d'eux était tout jeune et à peine plus grand qu'un grand Buffle, l'autre déjà vieux, haut de plus de 3 mètres; celui-ci était un présent de soumission donné autrefois par les Cambodgiens. On les menait paître pendant le jour à la campagne; le soir on les conduisait au bain, et la nuit on les entravait par un des pieds de derrière dans le jardin de l'Inspection. Ils ne manquaient jamais, avant de se livrer au repos, de se couvrir tout le corps avec du sable ou de la boue, suivant la saison: le grand dormait debout et le petit se couchait assez souvent au pied de l'arbre où il était amarré. Du reste, toute l'Inspection était pleine encore des souvenirs d'un fougueux chasseur d'Éléphants, M. Reynhard. L'administrateur actuel en avait reçu de splendides défenses. — M. Reynhard et son ami, M. de Verneville, sont je crois les seuls Européens qui se livrent, en Cochinchine, au noble mais dangereux sport de l'Éléphant, et ils ont plus d'une fois joué royalement leur vie contre celle du grand Mammifère qui, à meilleur titre que le Lion, mériterait le nom de roi des animaux.

Parmi les arbres du jardin, le plus intéressant, sans contredit, était un jeune pêcher de France, qui non-seulement vivait, mais avait poussé des fruits qui ne mûrissent malheureusement pas. A Saïgon, le pêcher est connu comme arbre, mais n'a jamais de fruits. Il n'y en a, du reste, que quelques pieds au Jardin botanique.

Le jardin et les routes étaient entretenus par les prisonniers indigènes, qui vont à la besogne en portant leur petite cangue en bambou, sous la garde d'un milicien ou matah armé de sa lance annamite.

Parmi les diverses races qu'on rencontrait aux environs de Tayninh, il faut avant tout citer les Tiams ou Chams, qui formaient autrefois un peuple puissant dont les Cambodgiens ont

refréné les ambitions politiques. Le village, qui se trouve à proximité de la ville, de l'autre côté de la rivière, n'est pas très-considérable. Les cases sont plus vastes et mieux faites que les cases annamites ; elles sont également bâties sur pilotis, bien qu'au milieu des bois ; une échelle que l'on retire le soir conduit à la citadelle. Un rideau de bambou cache toute la petite cité, et du haut de leurs frêles édifices en planches, les Chams entendent bien souvent la nuit le cri du Tigre qui chasse dans les environs. C'est un peuple franc, gai et courageux. J'ai vu des chasseurs qui tiraient à bout portant, avec de mauvais fusils, l'Éléphant et le Rhinocéros. Les Tiams ne sont pas voleurs, comme la plupart des races asiatiques, et ils paraissent susceptibles d'une éducation plus complète. Leur taille est élevée, leurs traits plus mâles que ceux des Cambodgiens et des Annamites ; leur teint tient le milieu entre le rouge orangé des premiers et le blanc jaunâtre sale des seconds. Un caractère particulier de cette race, c'est l'énorme saillie des parties molles du bassin unie à une ensellure considérable. Les femmes vont au marché ayant pour tout vêtement une chemise échancrée en haut et descendant à mi-jambe. Elles portent les fardeaux sur la tête, sur un long mouchoir plié dont les deux bouts pendent de chaque côté du cou. Bien que les Tiams ne soient pas de race purement malaise, ils sont mahométans comme beaucoup de Malais, et leur langue a fait de nombreux emprunts à la langue de ces derniers.

Un vocabulaire recueilli, grâce à l'obligeance du maire ou *tong* des Tiams, Sabiou, homme fort intelligent, a été publié dans la *Revue de linguistique* de M. Gérard de Rialle, concurremment à un vocabulaire stieng ; j'en donne ici un léger aperçu.

| FRANÇAIS | TIAM | STIENG | FRANÇAIS | TIAM | STIENG |
|-------------|------------------|--------|------------------|------------------|---------|
| 1 | Si | Moué. | 10 | Seplou | Tiemat. |
| 2 | Doua | Paha. | Dent | Takoai | Thmin. |
| 3 | Klao | Paï. | Langue | Dela | Liam. |
| 4 | Pa | Pouon. | Œil | Mata | Mat. |
| 5 | Leumeu | Pram. | Sang | Taga | Dasiam. |
| 6 | Nam | Prao. | Tête | Ako | Poh. |
| 7 | Tatiou | Pah. | Non | Ouoh | Smaeuï. |
| 8 | Tlapan | Paam. | Oui | Hé | Dipeuï. |
| 9 | Samlan | Tchin. | Terre | Halou | Déidé. |

Je voyais presque tous les jours les administrateurs, avec lesquels je faisais de fréquentes promenades aux environs de Tay-ninh ; nos relations étaient excellentes et, grâce à cette cordiale entente, plus rare qu'on ne le croit dans les postes lointains de la Cochinchine, où l'ennui rend si vite « grincheux, » je devins possesseur d'un trésor qui manquait au Muséum de Lyon. Un matin, comme je déjeunais paisiblement chez moi, je reçus du premier administrateur un billet qui m'annonçait l'arrivée de quelques grands os d'Éléphant et l'existence d'un squelette complet à 80 kilomètres de là. Je m'emparai de deux fémurs, de deux humérus et de deux tibias (le fémur avait 11 décimètres de long), et, grâce à l'intervention de l'autorité, j'obtins des Cambodgiens, qui avaient apporté ces grands os, qu'ils iraient chercher tous les autres. Dix jours se passèrent en attente ; enfin, le onzième jour, en faisant ma promenade matinale, j'aperçus au milieu de ces grands terrains vagues qui descendent de la colline du fort à l'arroÿo, une voiture à Buffle remplie d'os gigantesques. Je tenais ma proie. Un mot de l'administrateur mit à ma disposition des matahs et des prisonniers, et toute cette troupe porta à la rivière les os mal dépouillés, qu'on amarra avec de solides rotins non loin de la maison de mon ami le chasseur Démolis. Le squelette était à peu près complet, il n'y manquait que quelques petits os du métatarse ; la tête était seulement un peu mutilée, ces vandales de Cambodgiens ayant extrait les défenses à coups de hache. Grâce aux nombreuses cellules dont est garnie la partie frontale de la tête, il fallut ajouter des poids pour la faire descendre au fond de l'eau, tandis que le maxillaire inférieur coula de lui même comme une pierre. C'est ainsi que, pour quelques piastres, je pus me procurer un des *desiderata* du Muséum. Quelques semaines après, ces os, nets et vraiment imposants, vinrent s'étaler sur un dressoir en bambou, à côté d'un Rhinocéros qu'avait tué Démolis.

Une autre dépouille opime devait bientôt enrichir ma collection. A quelques jours de là, vers une heure de l'après-midi encore, comme j'étais plongé complètement dans le sommeil de la sieste, un Annamite vint me prévenir qu'à trois heures de